

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

## REVUE DU TIERS-ORDRE

ET DE LA

## TERRE SAÏNTE.

---

---

*DU NOUVEAU.*

---

Le présent numéro vous donne du neuf, chers Lecteurs. C'est visible.

Suivant l'usage le plus répandu en France, le papier n'est pas découpé. C'est, dit-on plus artistique ; c'est une preuve que le numéro n'a pas été lu, qu'il sort de presse, qu'il est en bon état... Mais, dans notre cas, il y a encore autre chose.

— Et quoi donc ?

— C'est que nous n'avons pas de couteau à cet usage.

— Mais l'imprimeur n'en a-t-il pas ?

— Eh non !

— Il en avait pourtant un auparavant ?

— Eh oui ! mais, puisqu'entre amis on se dit tout, il faut vous avouer que nous avons changé d'imprimeur.

— Bah ! et pourquoi cela ?

— Ce n'est pas que nous fussions mécontents du premier ; mais c'est que nous essayons d'améliorer la *Revue*.

Vous pouvez remarquer que celle-ci est imprimée avec des caractères neufs. Le neuf vaut mieux que le vieux, n'est-ce pas vrai ? Puis, faut-il le dire ? nous avons eu la fantaisie de chercher un imprimeur et des ouvriers qui ne demandassent pas de bénéfices.

— Vous n'en trouverez pas ; qui pourrait vous donner sa peine et son temps sans espoir de bénéfices ?

— Je ne dis pas que je chercherai ni que je trouverai ; mais seulement que j'ai cherché et que Dieu m'en a fait trouver.

— Vous plaisantez ? !

— Pas le moins du monde. Vous aller voir. Mme. la Gérante de la *Revue* a bien voulu se charger d'acheter une presse avec ce qu'il faut pour imprimer et de prêter le local nécessaire à l'installation de l'imprimerie. Quelques personnes de bonne volonté nous donnent leur temps et leur travail sans bénéfice. Ainsi, vous le voyez, ce n'est pas à faire, c'est fait !

— Alors, c'est vous-mêmes qui imprimez la *Revue du T. O.*

— Pas tout à fait, puisque quelques bonnes Tertiaires se dévouent avec nous à cette œuvre. Ainsi nous aurons quelques nouveaux profits : on les employera d'abord à compléter l'installation de l'imprimerie, puis à l'achat de planches gravées ; car vous aurez des gravures ; enfin, quand les ressources le permettront, à vous envoyer notre *Revue* deux fois par mois, comme nous vous l'avons promis. Grâce à Dieu, qui a déjà béni nos intentions et notre sollicitude sur ce point, nous espérons que tout cela se fera pour la fin de l'année.

— En vérité voilà du neuf : les caractères d'imprimerie, l'impression le salaire des typographes et autres employés à la *Revue*. Ce n'est pas de la sorte qu'on fait habituellement. Oui ! C'est nouveau.—Mais comment avez-vous pu réussir à trouver cette nouveauté ?

— Oh ! c'est bien simple ! On a su que nous donnons notre Rédaction gratuitement, que nous ne voulons avoir d'autre profit que le mérite devant Dieu de faire du bien . . . . . on a admiré, on a voulu émettre ; on nous a offert de partager le labeur pour recevoir la même récompense. Nous n'avons eu garde de refuser.

— Je comprends.

— S'il plaît à Dieu, l'exemple du dévouement, pour l'amour de Dieu, donné par ces bonnes Tertiaires ne sera pas perdu ; il sera imité.

Nous espérons, avec le temps et la grâce divine, réaliser encore d'autres nouveautés, toutes utiles à . . . . . Mais, n'anticipons pas. Remerciez avec nous, chers Lecteurs, le divin Sauveur Jesus, pour ses bénédictions passées ; demandez avec nous, qu'il les continue et les augmente.

LA RÉDACTION.

## S. FRANÇOIS D'ASSISE.



### VI

Le B. Th. de Célano après avoir rappelé la mauvaise éducation habituellement donnée aux enfants par de nombreux chrétiens ajoute : "Voilà donc les misérables habitudes dans lesquelles cet homme, que nous vénérons aujourd'hui comme saint, car il l'est en réalité, a passé son enfance, dans lesquelles, jusqu'à l'âge d'environ 25 ans, il a perdu et dissipé follement son temps !

---

(1.) Si parmi nos lecteurs quelqu'un aimait mieux recevoir la *Revue* coupée comme auparavant et, à cette fin, nous offrir le couteau nécessaire, nous le recevriions avec reconnaissance. Loin de couper l'amitié, comme on dit vulgairement, il l'affermira, ne coupant que du papier.

“ Que dis-je ? plus adonné aux vanités que ses camarades, il fut plus qu'eux instigateur d'actes mauvais et provocateur de folies. C'est au point qu'il faisait l'admiration de tous, et qu'il semblait l'emporter sur tous par la pompe d'une vaine gloire. Le premier au jeu, le premier par les curiosités, par les paroles facétieuses et vaines, par les chansons, par les vêtements moux et fluides, car il était très riche, pas avare, mais plutôt prodigue, n'entassant pas les trésors, mais dissipant ses biens ; habile marchand mais économe plein de vanité : fort humain toutefois, habile, très affable, quoique à son détriment, puisque plusieurs à cause de cela surtout, par lui ont fomenté beaucoup de désordres et bien des crimes.

“ Voyez le entouré d'une troupe de mauvais garnements, s'avancer d'un air grand et magnifique, parcourir les places de Babylone, (1) jusqu'à ce que des hauteurs célestes, Dieu le regarde, détourne de dessus lui sa colère, pour la gloire de son nom, et par sa louange mette un frein à sa bouche afin de ne pas le laisser périr ! ” (1 Cel., c. 1.)

De son côté, la légende versifiée dit de S. François adolescent : “ Par suite de l'éducation paternelle, il s'enfonça dans les voies détournées, n'accordant rien à son âme, et tout à la chair. Il estime les choses non par l'esprit, mais par les sens. Il ne fait rien par amour pour la vertu, il ne regarde rien à la lumière de l'intelligence, il n'écoute pas les conseils de la raison ; il poursuit plutôt l'apparence que la réalité du bien. A la vie il préfère la victuaille ; et à soi-même ce qu'il a. Ou mieux, il n'aime ni le vivre, ni la vie, ni ce qu'il a, ni soi-même. N'est-ce pas, en toute simplicité, être trompé par un faux amour ou par l'erreur que de hâter ce que l'on aime et de donner son cœur à ce que l'on hait ? ”

Les paroles des trois compagnons ne sont pas moins à noter : “ Devenu adolescent, doué d'un esprit pénétrant, avec son père il se livra au commerce. Mais de quelle manière opposée ! Plus gai et plus libéral que son père, il s'adonnait, en compagnie d'amis de même nature, au jeu et aux chants, parcourant jour et nuit la ville d'Assise. Il était tellement large à dépenser qu'il consumait en festins ou autres choses mondaines tout ce qu'il pouvait obtenir ou gagner. Bien des fois ses parents lui remontrèrent que faire de telles dépenses, pour ses plaisirs ou ceux de ses amis, annonçait non leur fils, mais plutôt celui de quelque

---

(1) Expression tirée de l'Écriture Ste pour signifier les endroits où l'on se conduit mal.

grand prince. Et cependant comme ils étaient fort riches et qu'ils l'aimaient très tendrement, ils le supportaient et ne voulaient pas le çagriner pour de pareilles choses.

“ Et à ses voisins, qui causaient des prodigalités de François, Pica répondait : Que pensez-vous de mon fils ? Malgré tout il deviendra par la grâce un enfant de Dieu.

“ Et pourtant François non-seulement était large et même prodigue, comme il a été dit, mais en outre il dépensait beaucoup pour ses vêtements, faisant des étoffes bien plus précieuses qu'il ne lui convenait.

“ Il avait des fantaisies si vaines qu'il faisait quelquefois coudre ensemble des étoffes très chères et d'autres de vil prix.

“ Toutefois il était comme par tempérament, tellement courtois dans ses mœurs et dans ses paroles, selon la résolution de son cœur, qu'il ne disait à personne mot injurieux ou malséant. Bien plus, quoique jeune, joyeux et ami du plaisir, il se proposa de ne jamais répondre aux discours malhonnêtes. Aussi n'était-il bruit que de lui dans toute la province ; et plusieurs de ceux qui le connaissaient aisaient qu'il était appelé à de hautes destinées.

“ De ces quelques vertus naturelles il s'éleva jusqu'à cette grâce de se dire, rentré en lui-même : “ Puisque tu es large et poli avec des hommes dont tu ne recevras tout au plus qu'une faveur transitoire et vaine, il est juste que, pour Dieu très large dans ses récompenses, tu sois courtois et large envers les pauvres. Dès lors il voyait volontiers les indigents, et leur faisait d'abondantes aumônes. Et bien que marchand il était très vain de l'opulence séculière (1). (Cap. I.)

Puisque nous avons commencé à raconter ingénument les défauts du jeune François, nous allons encore citer ce qu'en rapporte la légende versifiée : “ Déjà perverti par les exemples paternels, conduit par l'importance du lucre, déjà habile à tromper, il multiplie ses marchandises, il surprend la bonne foi des chalands, il se lance dans les grandes entreprises, il s'étudie à tromper, il perd son temps. Néanmoins il avait naturellement un cœur bon, et délivré de

(1) *Et licet esset mercator, erat vanissimus opulentiae secularis.* Ce passage est peu compréhensible et ne semble pas bien se lier avec le précédent et le suivant. Le traducteur italien l'a compris et il l'a allongé en traduisant comme suit : “ *Et ainsi quoique ses largesses fussent méritoires ;* comme marchand, il était très vain de la richesse séculière.” Il est difficile de savoir, d'après le seul texte latin que nous avons, quelle a été la pensée des trois compagnons. C'est pourquoi nous traduisons aussi littéralement que possible.

tout mal ; mais un genre de vie mauvais corrompt plus aisément les bonnes inclinations qu'un bon ne corrige les mauvaises. Doux, large, clément, affable au milieu de l'effervescence du mal, François ne conserve que les vestiges d'une vertu qui ne peut se développer."

On le voit, les biographes de S. François sont unanimes à nous dire que, doué d'une nature enrichie des dons divins, Notre Père, par suite de la mauvaise éducation qu'il reçut dans la maison paternelle, eut une jeunesse peu exemplaire " sous certains rapports " et que, lui-même, plus tard, qualifera sévèrement. Dans son Testament, parlant de ses premières années il dit : " lorsque j'étais dans le péché ; cum essem in peccatis."

Nous avons tenu à tout dire, tant par amour de la vérité que par le désir de consoler ces âmes qui voudraient arriver à la sainteté, et qui n'osent espérer l'atteindre, étant donné leur faiblesse et leurs commencements si imparfaits. Qu'elles se rassurent, qu'elles s'encouragent : Dieu met sa gloire à nous convertir ; il est le médecin tout-puissant des âmes qui connaissent leur misère. Et n'est-ce pas encore lui qui la leur montre ? Ne désespérons donc jamais ni de notre salut ni de celui d'autrui. La fin est très souvent l'opposé du commencement.

Il nous semble que dans les vies de S. François on passe habituellement trop vite sur ses premières années. On a hâte d'arriver aux merveilles que Dieu a opérées en lui. Mais est-ce bien là le moyen de mesurer exactement la miséricorde du Seigneur vis-à-vis du Séraphin d'Assise ? Les ombres ne font-elles pas ressortir davantage la lumière ? Rendons à César, c'est-à-dire, à l'homme ce qui est à l'homme, et à Dieu ce qui est à Dieu. Ne soyons pas plus sages que les Saints qui n'ont pas cru mauvais de nous rapporter les égarements d'une jeunesse mal éduquée, mais qui cependant, comme nous l'avons vu, ne se souilla jamais par le péché honteux.

Nous avons un peu anticipé sur les évènements en donnant tout d'abord la physionomie générale des premières années de S. François. Nous voudrions plus de détails sur cette première période ; mais les renseignements sont rares. Tout ce qu'on sait, c'est que l'enfant fut confié aux prêtres de l'église S. Georges qui l'initierent à la vie chrétienne et à la connaissance des lettres. Mal préparé sans doute par la mollesse de sa vie antérieure, le disciple ne donna guère de satisfaction à ses maîtres. Il apprit à peu près le latin ; cependant, dit S. Bonaventure, il n'eût en somme qu'une culture littéraire incomplète

Il ne consacra d'ailleurs que peu de temps à l'étude. Bientôt son père le reprit avec lui et l'associa à son commerce. Dans cette nouvelle profession le jeune François montra un talent tout spécial qui combla de joie Pierre Bernardoné. On comprend alors l'indulgence de l'heureux père pour les folies de son fils aîné. Si François dépensait sans compter, ne faisait-il pas en même temps prospérer le négoce paternel ?

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, M. O.

---

## LE TIERS-ORDRE

DANS LE PASSÉ

---

### VI.

Il y a dans la règle trois articles conçus en ces termes :  
Chap. VII. " Que les frères ne portent point d'armes offensives, si ce n'est pour la défense de l'Eglise et de la foi de Jésus-Christ ou pour la défense de leur pays, ou avec la permission des supérieurs.

Chap. XII. Que les frères s'abstiennent de serments solennels, à moins qu'ils n'y soient contraints par la nécessité et dans la limite des cas exceptés par le Saint-Siège.

Chap. XIII. Chaque frère donnera un denier de la monnaie courante au trésorier, qui recueillera cet argent et le distribuera convenablement, selon l'avis des ministres, aux frères et aux sœurs qui se trouvent dans le dénuement."

De nos jours ces articles, sauf le dernier, sont devenus sans objet et sans application. Il est probable que les tertiaires qui les lisent ont quelque peine à s'en expliquer la portée. Au moyen âge ils ont été un trait de génie. Ils contenaient en germe une révolution bienfaisante, comme il ne s'en est pas souvent produit dans l'histoire. Ils changeaient au profit des petits et des humbles l'ordre social alors existant. Aussi n'ont-ils pu, comme il fallait s'y attendre, être exécutés sans difficulté. Ceux qu'ils favorisaient s'en emparèrent comme d'une arme excellente et d'une puissance inespérée. Ceux qu'ils tendaient à dépouiller leur opposaient une ardente résistance.

La lutte éclata à Faenza, moins de trois mois après la fondation du Tiers Ordre. Les habitants de Faenza étaient des Guelfes passionnés. Ils devaient en 1240 soutenir contre l'Empereur en personne un siège mémorable qui dura plus de sept mois. Ils n'eurent pas de peine, en 1221, à comprendre le parti qu'ils pouvaient tirer de la nouvelle institution. Ils s'y enrolèrent en grand nombre et, opposant la règle aux feudataires qui sans doute étaient Gibelins, ils déclarèrent qu'il leur était désormais interdit de les suivre à la guerre. " Nous sommes devenus religieux, ajoutaient-ils ; nous ne nous lierons plus à votre fortune par la foi du serment." Une prétention si nouvelle dût singulièrement étonner et même effrayer les seigneurs. Toute leur puissance était menacée, si on la laissait acquiescer quelquel crédit.

Ils employèrent, pour en étouffer le germe, tous les moyens qui étaient en leur pouvoir. Les tertiaires n'étaient pas dépourvus de ressources. Un article de la règle semblait avoir prévu ce qui se produisait :

" S'il arrive que les frères soient troublés dans l'usage de leurs droits ou de leurs privilèges par d'injustes vexations de la part des podestats ou des seigneurs, les ministres du lieu auront recours à l'évêque et aux autres ordinaires de la localité." Les ministres du Faenza, se conformant à cette indication, en appelèrent à l'évêque de Rimini. Le prélat se montra extrêmement ému de l'importance des intérêts engagés ; il n'osa prendre parti par lui-même et en référa à la cour de Rome. L'opinion d'Honorius s'était formée dans des entretiens avec le cardinal Hugolin. Sa réponse ne se fit pas attendre. Dès le 16 décembre, il écrivait que les seigneurs et les podestats devaient être des ennemis de toute vertu, pour contraindre au service militaire des hommes qui, ayant renoncé à toute gloire en ce monde, n'aspiraient qu'à mener une vie chrétienne et à pratiquer des œuvres de pénitence. Il ordonnait à l'évêque de faire droit à la requête que ceux-ci lui avaient adressée et d'employer toute la puissance du Saint-Siège pour rabattre, au besoin par une excommunication sans appel, les prétentions de leurs adversaires.

On devine l'effet d'une telle intervention. Lorsqu'on sut qu'il suffisait d'être enrôlé parmi les tertiaires pour échapper au service militaire, on se le tint pour dit. Les populations étaient partout excédées des guerres continuelles qui étaient le fléau de cette époque, et dont elles supportaient presque tout le poids. Elles se précipitèrent vers une institution qui promettait des jours plus tranquilles. Des fraternités

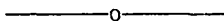


se formèrent à l'envi du nord au sud de la Péninsule. Les seigneurs de leur côté redoublèrent d'efforts pour défendre leur situation.

Ils avaient toujours considéré comme un droit de s'attacher par serment et d'emmenner dans leurs guerres ceux qui s'abritaient au pied de leurs châteaux ou vivaient dans leurs domaines. Les tertiaires alléguaient contre ce droit leur qualité de religieux. Comment reconnaître de vrais religieux en des hommes qui étaient mariés ou qui se mariaient, qui vivaient dans leurs maisons, jouissaient de leurs biens et ne se distinguaient du reste de leurs concitoyens que par des mœurs plus graves et un habillement plus austère? Si les privilèges des religieux s'obtenaient à d'aussi faciles conditions, tout le monde deviendra religieux, la puissance féodale serait réduite à néant. Ce serait un nouvel ordre de choses.

(*A suivre.*)

L'abbé LÉON LE MONNIER, Ptre.



#### VISITE DES FRATERNITES CANADIENNES AUX ETATS-UNIS.

---

R. P. DIRECTEUR,

Je fus invité, dès mon retour en Canada, en 1888, par un ancien pèlerin de Terre Ste, à aller au diocèse de Springfield visiter sa petite Fraternité du T. O.

Le Rév. M. A. Desaulniers, curé de Pittfield avait formé dans sa congrégation canadienne un petit noyau de fervents Tertiaires. Je donnai une grande retraite à toute la congrégation, et au jour de clôture, nous eûmes une nombreuse prise d'habit pour le T. O.

L'ancien Directeur a été chargé d'une autre paroisse et son successeur m'invite à aller voir la Fraternité pour y faire de nouvelles admissions et parler encore, à tout son bon petit peuple, de l'excellence du T. O. de la Pénitence.

Je reçus ensuite quelques Tertiaires isolés à Indian-Orchard, à Three-Rivers, etc. Il y avait espérance de former là de belles Fraternités pour l'avenir; les deux Directeurs ont eu aussi leur changement; actuellement ils sont dans deux grands centres où nous espérons petit à petit faire connaître Notre Père S. François d'Assise.

L'hiver dernier j'ai prêché une grande retraite à la paroisse canadienne de New-York, et j'y ai également établi le T. O. Soixante à soixante-dix personnes se sont présentées pour revêtir humblement les livrées du Pauvre d'Assise.

De New-York, je me suis rendu à Worcester où j'ai donné aussi l'habit à quelques personnes isolées, en attendant que dans ce grand centre canadien S. François prenne plus largement la place qu'on lui destine.

M. le Curé de N. D. de Lourdes m'attendait à Fall River pour prêcher dans sa paroisse une grande retraite aux 2000 communiantes de sa belle congrégation. J'avais mission expresse d'y faire connaître les incomparables avantages du T. O. Le succès dépassa toutes mes espérances ; je le confesse ici, R. Père, à la gloire de Dieu et à la louange de la bonne paroisse de N. D. de Lourdes.

La retraite dura toute une semaine : prédications, confessions et cérémonies religieuses durant toute la journée : grande réunion à 7½ h. du soir et confessions jusqu'à minuit. En somme, de bonnes journées de missionnaire.

Le dimanche, jour de la clôture, les confessions qui devaient être toutes terminées dès la veille, nous occupèrent encore abondamment jusqu'à 7 heures.

Alors, communion générale, même pour les retraitantes qui avaient déjà communiqué plusieurs fois dans la semaine. A 8 h. sermon, pour les *douze cents* petits garçons et petites filles des écoles, sur Nazareth et la crèche de Bethléem. — A 9 h. messe chantée et grand sermon pour toute la paroisse. — A 10½ h. messe solennelle et autre grand sermon. — A 11 h. réception de 12 à 1500 personnes au Cordon Séraphique. Prise d'habit de 400 postulants au T. O. Vénération des grandes reliques de Terre Ste à plus de 2000 personnes présentes, avec application des mêmes reliques aux objets de piété. Sermon de clôture et salut solennel.

A 7½ réunion pour les hommes, sermon, vénération des reliques, etc., etc. Lorsque toute la cérémonie fut terminée, l'horloge sonna dix heures.

Depuis 7 h. du matin jusqu'à 10 h. du soir l'église quoique vaste, mais très insuffisante pour la circonstance, n'avait pas dés-emplie au point que l'air n'y était plus respirable. . . . .

C'est bien une des plus fortes journées de toute ma vie de missionnaire.

FR. FRÉDÉRIC, *M. Obs.*

---

DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1891 LE R. P. FRÉDÉRIC EST REVENU AUX ÉTATS ; VOICI LA COURTE NOTICE QU'IL NOUS ADRESSE ET QUI RÉSUME SES TRAVAUX :

1891, 27 *Février*. — Donné à Champlain, l'habit à 8 ou 10 Frères et à 55 à 60 Sœurs. Congrégation naissante.

1891, 8 *Mars*. — Worcester (diocèse de Springfield) centre de 12 à 15,000 canadiens. Préparation au T. O. par le Cordon. A la retraite des dames, j'ai reçu du cordon de 800 à mille personnes.

1891, 15 *Mars*. — Providence. Retraite aux dames. Donné le cordon à 7 à 800 personnes. Reçu du S. Habit 90 à 100 Sœurs. Retraite des hommes, je ne leur ai pas prêché le T. O., toutefois 8 à 10 ont reçu le S. Habit. Congrégation naissante.

1891, 29 *Mars*. — Fall River (diocèse de Providence). Prêché la retraite aux dames et visite des novices du T. O. Donné l'habit à 300 à 320 Sœurs, reçu à la profession environ 300 Sœurs. Pas d'hommes ; ce sera pour l'an prochain. Donné le cordon à toutes les personnes du sexe. Fraternité à ériger l'an prochain ; pleine d'avenir.

FR. FRÉDÉRIC, *M. Obs.*

---

## LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ET L'ORDRE SERAPHIQUE.

---

Pour nous, nous sommes son peuple. (Ps. 99. 3.)

Evidemment tous les chrétiens peuvent dire ces paroles du psalmiste, mais les enfants de François d'Assise peuvent les répéter avec un droit particulier, puisque leur Séraphique Père est un ami tout spécial du Sacré Cœur de Jésus, c'est-à-dire a reçu des marques extraordinaires de l'amour de Jésus et a brûlé aussi d'un amour exceptionnel pour Jésus.

Écoutez ce que la Bse. Marguerite Marie Alacoque nous dit de S. François :

“ Un jour de S. François, à mon oraison, N. S. me fit voir ce grand Saint revêtu d'une lumière et d'une splendeur incompréhensibles élevé dans un éminent degré de gloire au-dessus des autres Saints, à cause de la conformité qu'il a eue à la vie souffrante de notre divin Sauveur, et de l'amour qu'il avait porté à sa sainte Passion. Aussi ce divin amant crucifié s'imprimant en lui par l'impression de ses sacrées plaies, l'avait rendu *un des plus grands favoris de son Sacré-Cœur*, et lui avait donné un grand pouvoir pour obtenir l'application efficace du mérite de son précieux sang, en le rendant en quelque façon distributeur de ce divin trésor. Pour apaiser la divine justice irritée contre les pécheurs et prête à les châtier, ce grand Saint s'expose à cette divine colère d'un Dieu irrité, comme un autre lui-même dedans son Fils crucifié, et pour son amour, Dieu fait souvent céder la rigueur de sa justice à la douce clémence de sa miséricorde. Mais c'est particulièrement pour les religieux déchus de leur régularité que S. François intercède, et c'était en leur faveur qu'il était là prosterné et gémissait sans cesse ; et en particulier pour les désordres arrivés à un Ordre qui aurait reçu de grands châtiments sans le secours de ce *grand favori de Dieu*.” (*Contemporaines*. p. 253).

Ce témoignage fort remarquable suffirait à prouver l'amitié spéciale qui unit le Saint d'Assise à son divin Maître ; mais puisque la bouche parle de l'abondance du cœur, il convient que nous rapportions ici quelques paroles de notre Père ; nous les tirons d'un de ses chants ; par elle nous connaissons le Cœur de S. François :

“ L'amour m'a mis dans un foyer, dans un foyer d'amour. L'amoureux petit Agneau m'a frappé d'un couteau qui m'a partagé le cœur. Il m'a partagé le cœur, et mon corps est tombé à terre. Le carquois de l'amour décoche des flèches dont le coup est terrible ; il a changé ma paix en guerre, je me meurs de délices. J'ai été tellement accablé sous les traits de l'amour que j'ai crié : “ Ah ! tu abuses de ta force ” ; et il m'a accablé de nouveau !

“ Amour de charité ! pourquoi m'as tu ainsi blessé ? Mon cœur, arraché de mon sein, brûle et se consume ; il ne trouve point d'asile, il ne peut fuir puisqu'il est enchaîné ; il se consume comme la cire dans le feu, il meurt tout vivant, il languit sans relâche, il veut fuir et il ne le peut.

“ Mon cœur, blessé par l'amour divin, n'est plus à moi, je n'ai plus ni jugement, ni volonté, ni faculté de jouir ou de sentir. Un arbre d'amour, chargé de fruits, est planté dans mon cœur et me donne la nourriture. Il fait en moi un tel changement qu'il rejette au dehors tout ce qu'il y avait de volonté, d'intelligence et de vigueur.

“ Pour acheter l'amour j'ai donné le monde entier en échange ;.. mais cet amour m'a trompé . . . il m'a anéanti ; on m'a cru fou . . la pierre s'amollirait avant que l'amour cessât de régner en moi. Toute mon âme est si unie à l'amour, si transformée en lui, qu'elle se consume d'amour.

“ Ni le fer ni le feu ne l'en sépareraient . . . .

“ Oui, mon cœur transformé se dépouille de lui-même pour se revêtir du Christ. Il se précipite dans les embrassements du bien-aimé : O amour sans mesure, pourquoi me rends-tu fou et me fais-tu mourir dans une ardente fournaise ? ”

Il faut nous arrêter ; c'est à regret, car que de belles et ferventes paroles sorties du cœur de notre Père nous révéleraient l'amour dont il brûlait pour Jésus, et, par conséquent combien le Cœur de Jésus l'aimait ! Mais il nous faut aussi dire quelques mots de l'amour des fils de François pour le Cœur de Jésus.

Beaucoup d'entre eux ont vénéré ce Cœur bien avant la Bse. Marguerite Marie, et en ont dit de belles choses.

Citons seulement quelques passages pris au hasard.

Voici S. Bonaventure parlant des plaies de Jésus :

“ Croyez moi, hommes aveugles, si vous saviez entrer en Jésus pas ces ouvertures sacrées, vous y trouveriez une douceur admirable pour votre âme et un doux repos pour votre corps . . . . . quelle ne doit pas être la suavité goûtée par l'esprit qui s'unit par

ces plaies au Cœur de Jésus ? Je n'ai pas de paroles pour l'expliquer ; mais faites-en l'expérience . . . Voilà la porte du Paradis ouverte. Le glaive qui en fermait l'entrée a été écarté par la lance du soldat. O heureuse lance qui a mérité de faire une telle ouverture !

“ Ah ! si j'avais été à la place de cette lance, je n'aurais jamais voulu sortir du côté Jésus-Christ et j'aurais dit : Voilà le lieu de mon repos pour toujours . . . . . O âme fidèle, voilà votre aimable Epoux qui par un excès d'amour vous a ouvert son côté afin de pouvoir vous donner son Cœur.

“ O mon âme, si la voix de ton bien-aimé te fait fondre en amour près de lui, comment n'est-tu pas tout embrasée et consumée lorsque tu entres par la plaie sacrée de son côté dans la fournaise ardente de son aimable Cœur ? ”

A son tour S. Bernardin de Sienne nous dit :

“ Allons au Cœur de Jésus ; à ce Cœur si élevé, à ce Cœur si mystérieux, à ce Cœur qui voit tout dans sa pensée, qui connaît tout ; à ce Cœur aimant et tout brûlant d'amour. Là nous comprendrons que la porte est ouverte. Sanctifions-nous par la ferveur de l'amour avec ce divin Cœur, entrons dans le mystère caché de toute éternité.

“ Le voici maintenant révélé, comme mis à découvert dans la mort de Jésus-Christ ; le côté ouvert du Sauveur nous montre ouverte la porte du temple éternel où tous les vivants jouiront dans la plénitude d'une félicité sans fin.”

Beaucoup d'autres membres du 1er Ordre ont écrit sur le Sacré Cœur de Jésus ; malheureusement il nous faut passer outre, sans même les nommer. Les filles de François et de Claire vont nous faire entendre aussi quelque chose de leur amour pour le Cœur divin :

“ O Jésus, mon amour, s'écrie la Vén. Jeanne de la Croix, le vrai bonheur de l'âme est de reposer dans votre Cœur, dépouillée de tous les objets de la terre, séparée même de son propre corps, dans un bienheureux oubli de tout ce qui n'est pas Dieu, et de savourer ainsi le lait de votre Sagesse. Que mes yeux ne voient plus que vous, que mes oreilles n'entendent que vous, que tous mes sens, doucement assoupis dans votre divin Cœur, comme Jean sur votre poitrine, rêvent et parlent de vous dans un ineffable amour. O Cœur de Jésus, école de la vérité divine, où l'âme apprend et saisit ce qu'il y a de plus incompréhensible ; en vous sont amassés tous les parfums, et vous êtes plein des suavités de la vie éternelle ! Ineffable harmonie où sont réunis, comme dans un délicieux concert, tous les chants de jubilation du saint amour !

“ O Cœur adorable, vous êtes la porte par laquelle entre l'âme qui veut familièrement converser avec son Dieu. Mes soupirs d'amour sont comme des traits enflammés qui ouvrent cette porte sacrée. Le nom de Jésus, sur mes lèvres, est cette douce parole à laquelle la porte du Ciel me reconnaît et me laisse entrer.

Vous fleurissez comme un parterre d'amour qui remplit de ses agréables senteurs la terre et mille mondes.

“Coeur sacré que l'amour a entr'ouvert, saint asile du divin Fiancé de nos coeurs ! C'est en vous que Dieu épouse l'âme et la revêt de la pourpre de la passion et de l'éclat de la sagesse. C'est de vous que l'âme s'élève et monte dans le sein du Père ; c'est en vous qu'elle aspire le souffle de l'Esprit-Saint, qui verse en elle des grâces comme une eau limpide. C'est en vous qu'elle est lavée dans un bain de sang, d'eau et de feu, comme en un second baptême, qui l'embellit et la purifie. C'est de vous que jaillissent comme sept ruisseaux, les sept sacrements et les grâces sans nombre que Dieu fait pleuvoir sur la terre, dans le purgatoire et dans le ciel, pour réjouir tous les coeurs remplis du saint amour.

“Vous être le maître de la vendange, et votre divin Coeur est le pressoir sous lequel vous foulez, pour le salut de mon âme, les raisins de votre passion, afin qu'enivrés de votre amour, elle s'élève, dans une ineffable langueur, jusqu'à votre croix. Divin artiste, c'est dans l'atelier de votre tendre Coeur que vous travaillez le mien par des coups redoublés d'un amour réciproque, pour en faire un vase précieux qui vous soit agréable.

“C'est dans votre Coeur Sacré que naît le cep du divin amour, et moi je suis une branche de ce cep. Je chante votre bonté éternelle, afin que tous les hommes la connaissent et la louent dans un concert unanime.

“Votre Coeur est une arche pleine de blanches colombes qui, échappées au borbier de ce monde, ont cherché en vous un refuge. Et vous me tendez vous-même la main, afin d'y faire entrer mon âme dans son vol et de la cacher à ses ennemis.

“Votre Coeur est comme un rocher mystérieux qu'il me suffit de frapper un peu, avec le bois de la Croix, pour en faire sortir une eau vive qui étanche la soif de mon âme. Si je frappe ce rocher, j'en fais jaillir aussi les étincelles du divin amour, qui pénètrent mes sentiments les plus intimes. Oh ! que l'on dort doucement sur ce rocher au bruit des eaux célestes, au souffle rafraîchissant des divines consolations ! Ah ! comme du haut de ce rocher vous chantez doucement ces paroles :—Viens, ma colombe, la porte de mon Coeur est ouverte pour toi. Tu es mon Coeur, et je suis le tien ; j'ai mis mon Coeur dans le tien, et j'ai renfermé le tien dans le mien, et nous n'avons tous deux qu'une même volonté. Je te porte écrite dans mon Coeur ouvert ; tu es là comme une perle d'un prix inestimable, comme la perle précieuse du Saint amour.”

Le 3<sup>e</sup>me Ordre fait écho aux deux premiers. Qu'il nous suffise d'entendre la Bse. Angèle de Foligno.

“Un jour, dit-elle, le Sauveur se fit voir à moi dans une pure lumière et me dit d'approcher ma bouche de la plaie de son côté. Et il me parut qu'en effet j'appliquais mes lèvres frémissantes et mon âme embrasée sur ce divin Coeur et que je buvais le sang

qui venait de sortir à flots de son côté, et il me fit comprendre que dans ce Coeur je lavais toutes mes souillures. Ce qui me donne une grande consolation et un si vif désir de souffrir que je priai le Seigneur de me faire répandre tout mon sang pour son amour. Attirée de la sorte, j'aurais voulu souffrir dans tous mes membres la douleur et la mort la plus cruelle, et j'étais tellement hors de moi que je ne savais quelle mort terrible et affreuse imaginer que je pusse souffrir pour son amour."

Jésus lui dit un jour :

"Tu as prié François, mon serviteur, d'être ton intermédiaire et ton intercesseur auprès de moi, parceque François m'a beaucoup aimé et que je l'ai comblé de faveurs. Sache que si quelqu'un avait plus d'amour pour moi que n'en a eu ton Séraphique Père, il recevrait plus de grâces. Mais combien peu m'aiment d'un amour parfait ! . . . .

"Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée, lui dit encore Jésus.—" Cette parole, dit la Bse. fut comme un glaive qui transperça mon coeur d'une douleur mortelle, et je vis clairement des yeux de mon âme, comment cette parole était éminemment vraie . . . . A la vue de tout ce qu'à souffert ce Dieu-Homme, par cet inconcevable amour qui dévorait son Coeur, mon esprit était tout ravi de l'éclatante vérité de ces paroles : " Je ne t'ai pas aimée d'un amour trompeur, mais d'un amour dévorant."

"Aussi mon amour ne me paraissait qu'une plaisanterie et un mensonge, et j'en ressentais une peine si cruelle et une douleur si intolérable, que je ne sais comment je n'ai pu en mourir. Et aussitôt il me dit d'autres paroles qui ravivèrent encore ma douleur :

"Non, en vérité, je ne t'ai pas aimée pour rire, je ne t'ai pas servie par hypocrisie ; je ne me suis pas approché de toi avec un coeur froid et ennuyé.— O, mon Maître, m'écriai-je, tout ce que vous me dites n'être pas en vous est au contraire en moi. Mon amour n'a été que plaisanterie, mensonge et dissimulation. Je ne me suis jamais approchée de vous d'un coeur vraiment dévoué pour prendre part aux souffrances, aux travaux que vous avez voulu endurer pour moi, et je ne vous ai jamais servi par amour, mais avec duplicité et négligence. ! "

Voilà, chers Tertiaire, comment nos frères et nos sœurs en S. François ont aimé le S. C. de Jésus, n'est-ce pas qu'ils sont bien son peuple ? Nous sommes encore bien loin, n'est-il pas vrai, de leurs sentiment ; nous avons encore bien du chemins à parcourir pour les atteindre ? Humilions nous ; mais ne nous décourageons pas. Nous aussi, nous faisons partie de son peuple. Assistés de notre Séraphique Père et de ses enfants, qui ont brûlé d'un spécial amour pour ce divin Coeur, approchons nous avec confiance de ce trône de la miséricorde ; nous y trouverons le pardon de nos torts ; nous y trouverons la ferveur, le véritable amour de Dieu. Ainsi-soit-il !

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. O.*

CORRESPONDANCE DE ROME.

SOMMAIRE.—Léon XIII et l'observatoire du Vatican.—Le 13me Centenaire de Grégoire le Grand.—Les catéchismes de Carême à S. Antoine.—La fête de S. Joseph.—La Semaine Sainte au Collège Sainte Antoine.

Rome, 9 Avril 1891.

A l'occasion du 13me anniversaire du couronnement de Notre Saint Père le Pape, les membres du Sacré Collège se sont réunis pour lui offrir leurs félicitations et leurs vœux. En réponse à l'adresse qui lui a été lue et dans laquelle on avait comparé son Pontificat à celui de Grégoire le Grand, le Souverain Pontife a prononcé une remarquable allocution, dont nous détachons le passage suivant :

“ Au temps de Grégoire comme à présent, l'Église et la Papauté eurent à combattre des ennemis acharnés. Les Lombards et les autres barbares exercèrent longtemps la patience et la constance du Saint Pontife, mais peut-être eut-il à éprouver de plus sensibles souffrances, par le fait d'ennemis intérieurs, moins féroces que les barbares, mais plus pernicieux et plus rusés.”

“ De nos jours le nombre de ces ennemis est plus grand que jamais, plus raffinée encore est leur malice et plus implacable leur haine. Mais leurs perfides artifices, leurs embûches et leurs assauts ne prévaudront pas contre le roc sur lequel est divinement fondée l'Église de Jésus-Christ, et de nos jours encore elle sortira victorieuse de la pénible lutte qu'elle soutient.”

On voit que la confiance du Souverain Pontife, loin de diminuer, ne fait que s'accroître de jour en jour à mesure que l'audace des impies augmente. Il sait que Jésus-Christ sera toujours avec l'Église jusqu'à la fin des siècles et cela lui suffit ; car avec Jésus-Christ l'Église est certaine de remporter la victoire. Des fenêtres du Vatican, le Pape prisonnier peut voir l'obélisque qui se dresse majestueusement au milieu de la place S. Pierre et sur lequel sont gravés ces mots pleins d'espérance et d'allégresse ; “ *Christus vincit, Christus regnat Christus imperat.* ” Le Christ est vainqueur, il règne, il commande.

Sans cesse combattu et persécuté depuis dix-huit siècles dans la personne de son Vicaire, le Christ sort toujours victorieux du combat. Quels que soient le nombre et la puissance de ses ennemis. Il finit toujours par triompher, et c'est précisément lorsque ceux-ci croient l'emporter qu'ils sont sur le point d'être vaincus.

L'histoire de l'Église nous en est une preuve constante : combien de fois les fils de Satan n'ont-ils pas cru l'avoir enfermée dans le tombeau, après l'avoir crucifiée comme son divin Fondateur et combien de fois n'ont-ils pas été renversés et anéantis,



tandis que celle-ci sortait de la persécution plus belle et plus majestueuse encore ? Partageons la confiance de notre Bien-aimé Père et prions avec lui pour hâter le moment tant désiré de ce nouveau triomphe.

Grâce à Dieu la santé du Souverain Pontife se maintient d'une manière admirable au milieu de ses travaux incessants et de ses inquiétudes de tous les jours. Non content d'avoir donné un magnifique élan à l'étude des sciences sacrées. Il veut aussi contribuer pour sa part au progrès des sciences profanes, et dans un *motu proprio* que viennent de publier les journaux, Il réorganise et agrandit l'observatoire du Vatican qu'avait créé Grégoire XIII.

Il y ajoute la tour Léon, qui par suite de sa situation est spécialement propre aux observations astronomiques. Il fait don à l'observatoire de tous les instruments d'astronomie et de physique qui lui ont été offerts à l'occasion du cinquantième anniversaire de son Sacerdoce, et Il confie au R. P. Denza, Barnabite, la direction scientifique de l'observatoire.

On prépare en ce moment la célébration solennelle du 13ème centenaire du Pontificat de Grégoire le Grand. Comme la fête du saint coïncidait avec le carême, on a remis la solennité du Centenaire après Pâques, afin de pouvoir le célébrer avec plus de pompe. Ces fêtes auront un caractère tout à la fois religieux, scientifique et charitable : nous y reviendrons le mois prochain. En attendant, la fête du Saint, qui a eu lieu le 12 Mars, a été le digne prélude de ces grandes solennités.

Ce jour-là, l'École de chant du Séminaire français a exécuté d'une manière remarquable une messe composée d'antiques mélodies qui étaient chantées du temps de Grégoire et qui furent corrigées, peut-être même composées en partie par cet illustre Pontife. " Beaucoup, disait à ce propos et avec raison un journal de Rome, beaucoup ne connaissent le plein chant que pour l'avoir entendu exécuter dans nos églises par quelques chantres, qui le crient à qui mieux mieux, et en scandent toutes les notes à coups de gosier et à force de poumons. Ceux qui ne le connaissent que de cette manière ne peuvent s'imaginer quel est le coloris, la suavité et l'onction de ces saintes et vénérables mélodies de nos pères, qui après tant de siècles d'oubli ont été entendues de nouveau dans l'église de Grégoire au mont Cœlius. "

La veille de la fête de S. Grégoire avait commencé dans notre église S. Antoine les catéchismes de Carême, dont l'institution remonte au Pape Benoît XIV. Dans un grand nombre d'églises de la ville ont lieu, pendant huit jours, des exercices spirituelles, appelés catéchisme, qui ont pour but de préparer les fidèles à l'accomplissement du devoir pascal. Pendant ces exercices qui ne duraient pas moins de deux heures, nous avons pu constater avec quel talent les prédicateurs ont réussi à soutenir aussi longtemps l'attention de leurs auditeurs.

Chaque soir, vers cinq heures, après la récitation du chapelet,

le R. P. Anselme de Terranova, Lecteur de théologie au Collège, montait sur l'estrade préparée *ad hoc*, et là pendant trois quarts d'heure il expliquait d'une manière très simple et en même temps très intéressante l'un des points de la doctrine sur le sacrement de Pénitence. L'instruction terminée, le peuple se mettait à genoux pour le chant du *Veni Creator*, et alors seulement commençait la méditation sur les *Fins de l'homme* donnée par le R. P. Innocent Zoboli, lui aussi Lecteur de théologie au Collège S. Antoine. Ce dernier, qui a prêché la station quadragésimale dans notre église, a révélé un véritable talent pour la prédication : il le fallait du reste pour soutenir l'attention d'un auditoire qui était là depuis une heure, lorsque le sermon proprement dit commençait. La cérémonie se terminait par le chant des litanies de la T. Ste. Vierge et par la bénédiction du T. St. Sacrement. Ces exercices ont été clôturés par la communion générale, le jour de la fête de St. Joseph, pendant la messe qui fut célébrée par Monseigneur Potron, évêque de Jéricho.

La fête de S. Joseph, déjà de précepte dans un grand nombre de diocèses en Italie, l'est devenue aussi cette année pour le Piémont et la Lombardie : elle est donc obligatoire maintenant dans l'Italie tout entière.

Ce jour-là a eu lieu au Vatican dans la salle du Trône, la promulgation solennelle des décrets sur l'héroïcité des vertus du Vénérable Gaspard de Buffalo et de la Vénérable Jeanne Les-tonnac. Le premier qui était chanoine de Saint Marc à Rome est le fondateur de la Congrégation des missionnaires du précieux sang ; la seconde appartient au diocèse de Bordeaux c'est la fondatrice de la Congrégation des filles de la T. S. Vierge.

Le Souverain Pontife qui présidait la cérémonie a célébré dans un noble langage les vertus de ces deux serviteurs de Dieu et les a recommandés à l'admiration et à l'imitation des âmes chrétiennes.

Les offices de la Semaine Sainte, qui avait attiré à Rome un grand nombre d'étrangers, ont été célébrés à S. Antoine avec plus de solennité que les années précédentes, grâce au concours des étudiants de notre Collège. Sous l'habile direction du R. P. Pierre Baptiste, dont la réputation n'est plus à faire, nos jeunes confrères ont exécuté plusieurs morceaux de chants qui n'étaient pas sans difficultés et ils l'ont fait d'une manière très satisfaisante. C'est un début qui fait honneur tant au maître qu'aux élèves.

Vous savez que le Collège S. Antoine est maintenant en pleine activité : c'est le T. R. P. Louis Lauër, Procureur Général des Récollets et des Alcantarins, qui en est le Président ; le R. Père Général demeure Supérieur immédiat et Préfet des études. Deux maîtres spirituels sont chargés de la formation religieuse des étudiants, et six Lecteurs les instruisent dans les divers branches des sciences sacrées et profanes. Les étudiants, au nombre d'environ soixante-dix sont venus de l'Italie, de la France, de Malte, du Portugal, de l'Herzégoinne et même de la Chine. Il y a parmi eux quelques prêtres, dont l'un a été ordonné le Samedi Saint et a chanté sa première messe le jour de Pâques.

Quoique sous le même toit, la Curie et le Collège forment deux familles distinctes et ne se réunissent que pour les offices liturgiques et pour la méditation du soir au chœur, formant alors une communauté d'environ cent soixante-dix religieux, y compris les frères lais.

Que nos Frères et nos sœurs du Tiers-Ordre veuillent bien se souvenir dans leurs prières de cette œuvre si importante et demander au Ciel qu'elle puisse réaliser complètement les espérances de nos Supérieurs qui l'ont fondée pour la plus grande gloire de Dieu et pour le bien de l'ordre Séraphique.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.

---

## UN TERTIAIRE DU XIX SIECLE

J.-BTE LARODIE.

---

### III

“ Les enfants des ténèbres, a dit Jésus-Christ, sont bien plus habiles dans leurs affaires que les enfants de lumière.” Cette parole étonnante, effrayante même, n'est que trop vérifiée par l'histoire ou l'expérience. Comme ces idoles dont parle le psalmiste, nous avons des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre. Moïse disait du peuple juif : “ Ce peuple n'a pas de sens ; il n'a aucune sagesse. Ah ! s'ils savaient ! s'ils comprenaient ! s'ils prévoyaient la fin des choses ! ” (Deut. 32, 28) Ne pourrait-on pas nous appliquer cette exclamation ? Le mal existe, poursuivant ses ravages destructeurs, je veux dire la perte des âmes. Qui s'en préoccupe ? Cherche-t-on à l'arrêter, à le détruire ? Oui et non. — Non, quand il est à son début, peu apparent, presque insignifiant. — Oui, quand il a pris des proportions qui effrayent, qui secouent notre torpeur. C'est bien tard. Au lieu d'établir des œuvres de préservation on se voit forcé ensuite de former des œuvres de réparation.

Aujourd'hui, en France du moins, où la Révolution s'agite furieuse, les œuvres sont surtout réparatrices. Il le faut bien. Les mœurs actuelles, les déplorables lois scolaires en vigueur, l'ignoble corruption semée par la gravure, le journal et le livre, salissent horriblement la généralité des enfants, pervertissent les jeunes intelligences, égarent une foule d'hommes faits. Il faut donc s'efforcer de réparer.

Il y a 50 ans, il n'en était pas ainsi : les œuvres étaient moins nécessaires, moins nombreuses, et leur but consistait surtout à protéger.

A Limoges, un saint prêtre, l'abbé Dubreuil avait fondé en 1839, une œuvre de ce genre. En dépit d'une cruelle infirmité,



Les exercices de piété formaient donc la base de ces associations, la fréquentation régulière des réunions assurait la préservation des membres ; mais ce n'est pas tout. N'était pas reçu qui voulait ; surtout on n'était conservé qu'à certaines conditions. Par exemple, un jeune homme qu'on aurait vu aller soit au théâtre, soit au café, eut été renvoyé sans pitié. Du reste, parmi ceux, fort nombreux, qui se présentaient, un certain nombre quittaient d'eux-mêmes la maison après l'avoir fréquentée quelque temps. Ils n'y trouvaient pas de quoi satisfaire leur goût dépravé, ni rien qui favorisât leurs penchants mauvais ou leur paresse. Ils étaient mal à l'aise au milieu de leurs compagnons vertueux, au caractère ferme et droit, qui se jetaient à corps perdu dans la pratique du bien et du dévouement.

C'était tout ce que voulait l'abbé Dubreuil. Grâce à sa discipline sévère, aux habitudes de modestie de correction et de piété qu'il inculquait à cette jeunesse, la génération d'alors donna à l'Eglise bon nombre de prêtres vertueux et distingués ; à la société beaucoup d'hommes chastes et tempérants, devenus depuis d'excellents pères de famille ; à la sainte phalange, des vierges qui, au Ciel suivent partout le divin Agneau, des hommes qui à l'âge de 60 ans emportèrent dans la tombe leur innocence baptismale.

Cette éducation là, est-elle bonne, chers Lecteurs ? ne vaut-elle pas celle d'aujourd'hui ?

Peut-être trouverez vous que j'oublie de vous parler de Jean Bte. Laroudie ? Il n'en est rien. Car nous allons le retrouver dans le milieu que je viens de vous décrire.

Parmi les premiers jeunes gens que recrûta l'abbé Dubreuil on remarquait un nommé Laguilhaumie ; jeune homme plein de zèle et de docilité. Il connaissait Jean Bte., admirait la franchise de son caractère et la rondeur de ses allures. Laroudie, pensait-il, nous rendrait de grands services à la Persévérance. "Viens-donc avec moi, lui dit-il un jour, tu feras connaissance avec notre bon Directeur, tu verras notre œuvre ; je suis sûr que tu n'en seras pas fâché." — "Avec plaisir," répondit Jean Bte. "Eh bien ! partons." — "En route !"

Les deux jeunes gens arrivent à la Persévérance ; Laguilhaumie introduit Jean Bte., le présente à l'abbé Dubreuil comme un homme de bonne volonté, et le met au courant de ce qui se passe dans cette sainte demeure. Laroudie comprend sur le champ la beauté de l'œuvre, mesure sans peine ses effets, consent à les secourir de son concours ; en peu de temps il était devenu véritablement la cheville ouvrière de la maison. Avec Laguilhaumie et Duché, ses amis, il aidait le vénérable Directeur. Par une collaboration active et dévouée, ces trois jeunes gens faisaient prospérer l'excellente association.

Plus que tous, Laroudie était craint et écouté ; car il avait le talent de s'imposer ; il empoignait le monde par son franc parler et son dévouement. Et comme l'abbé Dubreuil ne pouvait, à cause de sa cécité, surveiller ce petit monde, Jean Bte. lui servait

de Vicaire. Tous les Jeudis soirs il quittait son atelier pour devenir l'auxiliaire du saint prêtre. C'était une demi journée de perdue. Quelle folie, dira-t-on ? Le bon Dieu ne demande pas cela ! Avant tout il faut vivre et par conséquent gagner son pain quotidien.

Eh ! sans doute, Dieu n'exige pas cela ; mais il fait appel aux hommes de cœur. Il a commencé par donner l'exemple du dévouement. Qu'est-ce que Dieu nous doit ? Nous doit-il surtout les peines, les tourments, la mort qu'il a endurés pour nous ? Non, mais cela était nécessaire pour notre salut ; raison plus que suffisante pour nous prouver qu'il a du cœur, qu'il nous aime. Quiconque n'a pas de dévouement, n'a pas de cœur, n'aime pas. Et en outre, il n'est capable de rien de grand, de beau, d'avantageux. C'est parceque N. S. s'est sacrifié pour nous, que nous nous sentons attirés vers lui, et que nous avons été sauvés. C'est parceque Jean Bte. Laroudie avait un grand cœur qu'il exerçait sur ses compagnons une heureuse influence.

(A suivre).

FR. JEAN-BAPTISTE. M. O.

---

## VOUS N'ÊTES PAS DU MONDE.

---

### III.

Le monde aime les lectures frivoles, dangereuses, coupables. Il lui faut du Romanesque ; quelque chose qui flatte les passions qui les caresse doucement. Ces pauvres passions ! Le bon Dieu et son Eglise leur font une guerre si acharnée ! lui portent des coups si rudes ! ne faut-il pas les consoler, les caresser, les dédommager par des lectures qui les favorisent, les ressuscitent, les fortifient ?

Que de fois, les journaux reçus dans les familles chrétiennes, mêmes dans les presbytères, après avoir donné un bon article pour la défense de l'Eglise, pour la diffusion du règne de Dieu, pour la répression du mal, que de fois, dis-je, ils publient des romans dont la lecture a pour effet de détruire ce que dans l'article cité ils ont si bien établi !

C'est à n'y rien comprendre. On dit le oui et le non dans la même feuille ; on fait le pour et le contre. On se pose en catholique et en même temps on agit en mondain : On boîte entre le bien et le mal ; et on finit toujours par donner raison au mal. Voilà ce qu'apprend l'expérience.

Tertiaires, vous n'êtes pas du monde : vous ne devez pas lire ces productions malsaines qui enlèvent aux âmes le sens chrétien, la vie chrétienne, les rendent mondaines.

Et ne croyez pas que je parle ici des romans condamnés, tels que ceux d'Alexandre Dumas, que l'Eglise a mis à l'*Index*, c'est-à-dire a marqués du signe de l'excommunication ; non, je parle de ces romans réputés inoffensifs, qui n'attaquent directement ni Dieu ni l'Eglise, ni la foi, ni les mœurs.

En apparence sans danger, ils sont, d'une certaine façon, plus à redouter que les autres.

La raison en est bien simple. Un roman qui dit grossièrement et crûment le mal vous dégoûtera, vous le rejetterez ; je n'aurez pas besoin de vous prémunir contre lui.

Un roman qui voilera assez le mal pour ne le laisser qu'entrevoir, soupçonner, deviner, est un poison soigneusement dissimulé.

Il est peut-être un poison *lent* ; mais il reste poison, et il produit toujours son effet imperceptible, mais réel et nécessaire.

Et, dites-moi, n'en est-il pas plus dangeureux ? On se met en garde contre un ennemi déclaré ; on ne se défie pas du loup qui vient à nous déguisé en brebis. On lui ouvre, on le laisse entrer, on le caresse, on lui donne toute liberté, on se rend complice des ravages qu'il produira et qu'on aura favorisés.

En 1875, Mgr. l'Archevêque d'Aix écrivait les lignes suivantes au rédacteur en chef du *Figaro*, journal mondain :

“ J'ai déjà commencé et je ne puis que continuer . . . à signaler partout votre journal comme le premier des journaux auxquels ni prêtres ni fidèles ne peuvent s'abonner en sûreté de conscience. En effet, s'il en est de plus mauvais, *il n'en est point de plus dangeureux*. Dans mon opinion, *les loups les plus redoutables ne sont pas ceux qui montrent les dents*, ni même ceux qui, laissant toujours passer le bout de l'oreille, se couvrent d'une peau d'agneau, *mais bien ceux qui ont l'incroyable candeur de se prendre eux-mêmes pour des agneaux.*”

Oh ! comme c'est bien dit !

Mais, combien de publicateurs de journaux, même dans le Nouveau Monde, même en Canada, pourraient faire leur examen de conscience sur ce chapitre. Je crois qu'avec un peu de sincérité, plusieurs seraient forcés d'avouer qu'ils rentrent, sans peut-être s'en douter, dans cette dernière catégorie.

Nous en appelons à leur franchise et à leur loyauté ; qu'ils se rappellent qu'un jour Dieu leur fera passer cet examen for rigoureusement.

Écoutez encore feu S. E. le Cardinal Guibert qui la même année, exhortant les comités catholiques à s'opposer à la mauvaise presse dont l'action constitue selon lui, un des plus grands dangers de la société, disait :

“ Il y a deux genres de journaux mauvais dont il faut empêcher la propagation autant qu'on le peut.

“ C'est d'abord la presse impie ; celle là marche sans déguisement, elle est franchement ennemie de Dieu et de nos croyances :

“ A côté de cette presse, sur les desseins de laquelle on ne peut se méprendre, il en est une autre qui *démoralise sans afficher l'immoralité, qui corrompt en entretenant une curiosité malsaine, en excitant des passions par certaines peintures de mœurs, en troublant les âmes innocentes par des mots à demi-voilés.*

“ Cette presse, d'un genre à part, prend tous les visages pour se faire accepter ; elle fait marcher de front le respect de la religion et la savante exploitation du scandale ; elle met de l'art à parler du vice sans le faire détester ; et, en même temps, les hommages à la vertu semblent faire partie de son programme. *Rien n'est plus dangereux ;* il faut que les familles chrétiennes ferment la porte à ce journalisme qui va de l'Eglise au théâtre et qui *fait beaucoup de mal, précisément parce qu'il se donne les airs de vouloir le bien.* Vous ne devez pas encourager une telle presse par l'exemple de l'abonnement, mais vous devez mettre tout le monde en garde contre de pareils poisons.”

Ces avis du Cardinal Guibert sont à méditer ; chacune des phrases qu'ils renferment sont pleines de vérités qu'on ne saurait trop faire remarquer.

Et combien d'imprimés “ font marcher de front le respect de la religion ” par les bons articles qu'ils donnent “ et la savante exploitation du scandale ” que contiennent les romans qu'ils publient. Oui, nous avons lu quelquefois, pour nous rendre compte de la nourriture donnée chaque jour à *des chrétiens*, par *des chrétiens* dans leurs soit-disant bons journaux, nous avons lu quelquefois les feuilletons, et ce n'est pas sans surprise et sans indignations que nous y avons rencontré le Nom et l'autorité de Dieu ou des saints invoqués pour justifier les passions ou le crime. Oh ! “ savante exploitation du scandale ! ”

Mais est-il permis d'être indifférent vis-à-vis du mal ?—Chrétien, que faites-vous quand vous récitez votre acte de contrition ? Ne dites-vous pas que *vous détestez le péché ?* Ne haïssez-vous pas toute faute qui vous nuit, qui vous fait du tort ? Avez-vous de l'indifférence vis-à-vis de ceux qui se montrent vos ennemis ?—Et Dieu, supporte-t-il le mal ? Voyez donc plutôt comme il le punit. Est-ce que ce monde n'est pas plein de douleurs ? Le purgatoire n'est-il pas effrayant ? L'enfer n'est-il pas horrible ? Et quelle est la cause des maux innombrables de ce monde ? Quelle est la cause du Purgatoire ? qui a creusé l'Enfer ?

C'est le péché, le péché tout seul ; ou plutôt, c'est Dieu qui ne peut supporter le péché, et qui le hait à mort.



Pour détruire le péché, les vices, et tout ce qui est mal, Dieu lui-même a combattu de toutes ses forces, il a tout souffert. Jésus-Christ a dit : J'y périrai, mais je ne supporterai pas le mal. Il la dit et il la fait.

Et vous vous diriez disciple de Jésus, imitateur de Jésus, lorsque vous êtes indifférent pour le mal, lorsque vous ne le laissez pas vigoureusement ? Allons donc !

Quiconque ne hait pas le mal n'est pas chrétien.

Eh bien ! il y a beaucoup de romans qui loin de nous faire détester le vice, le font aimer, lui donnent des airs d'innocence ou tout au moins d'imperfections qu'il faut tolérer. De sorte qu'on ne sait plus trop ce que c'est que la vertu, même on est près de prendre le vice et la vertu pour frère et soeur. C'est donc avec raison que Son Eminence continue : .

“ Rien n'est plus dangereux.—Il faut que les familles chrétiennes ferment la porte à ce journalisme qui va de l'église au théâtre et qui fait beaucoup de mal, précisément parce qu'il se donne les airs de vouloir le bien.”

Non, chers Lecteurs, vous n'encouragerez pas une telle presse en vous y abonnant ; mais vous mettrez tout le monde en garde contre un pareil poison.

A son tour le Cardinal de Bonald, Archevêque de Lyon parle en ces termes :

“ Ne voyez vous pas combien la mauvaise presse est ingénieuse pour surprendre la vigilance la plus exacte ?

“ Elle ne fera pas toujours entendre un langage qui alarme les plus délicats sentiments de l'âme ; elle n'attaquera pas toujours effrontément ce que nous avons appris à vénérer : *sa technique est plus adroite et, par cela même, plus dangereuse.*

“ Elle sait habilement déguiser ses coups. Vous la verrez même employer un langage mystique pour conter des aventures équivoques. Pour arriver au cœur *sans éveiller des soupçons*, elle se présentera comme la consolatrice de l'humanité souffrante . . . elle cachera son venin dans une feuille d'apparence inoffensive, dont les rédacteurs se présentent comme les défenseurs de la saine morale, comme les soutiens de l'ordre public, comme les conservateurs de tous les droits.

“ Elle ne demande pour ses récits que la dernière place (1), elle semble même fuir les regards ; elle ne veut que faire une agréable diversion aux ennuis de la politique, et reposer l'esprit, après la lecture d'une discussion trop grave, par le récit des différentes péripéties d'une innocente passion ; et, *à la faveur de cette marche oblique*, elle s'introduit dans les demeures les plus chrétiennes, sûre d'un accès qui lui a rarement échappé. En se retirant, elle laisse le désordre dans l'imagination d'une jeune personne, le trouble dans les idées d'un enfant, un trait plus acéré dans le cœur d'une épouse malheureuse. Elle n'a qu'à se féliciter d'avoir pied dans cette maison . . .

“ Oui, redison-le, on ne doit pas seulement avoir du zèle pour

éloigner de soi ces livres grossièrement corrupteurs, ouvertement impies, qui portent avec eux une sorte de préservatif par le dégoût qu'ils inspirent ; *on doit encore repousser ces recueils de contes frivoles et ces feuilletons qui, tous les jours, font passer sous les yeux de nos lecteurs, quelquefois, il est vrai, avec l'accent hypocrite de la réprobation, tous les écarts d'un cœur coupable, etc.*

“ N'est-il pas douloureux de voir les familles, même pieuses, rangées autour d'une table chargée de toutes les productions de la presse, et là jeunes et vieux, dévorant sans distinction d'aliments, et les viandes impures et le pain de la sagesse, avalant indifféremment et le breuvage empoisonné et la liqueur bien-faisante ?

“ On cherche même avec plus d'avidité la mort que la vie. Un père insouciant livre tout à son fils ; une mère imprudente permet tout à sa fille : et, après s'être ainsi nourri l'esprit et le cœur de poésies sensuelles, du récit de tristes aventures, de nouvelles trop tendres, on abandonne souvent les restes de ce festin immoral aux serviteurs de la maison, qui se hâteront, à leur tour, d'en repaître leur avide curiosité.

“ C'est ainsi que des chefs de famille imprévoyants allument, par leur faute, un feu qui pourra couvrir sous la cendre quelque temps, mais qui finira par causer un embrasement que toute la sollicitude, toutes les larmes, toute la sévérité même seront impuissantes à éteindre.

“ Parents aveugles qui ne voient pas que le moindre mal qu'ils causent à leurs enfants, en admettant dans leurs maisons toutes les productions de la presse, c'est de leur inspirer un dégoût invincible pour des lectures sérieuses, une répugnance insurmontable pour les travaux austères de la science, en un mot de rendre impossible toute éducation solide !”

Concluons avec Mgr. de Ségur, que *rien n'est dangereux comme un journal non-catholique* ; cette lecture répétée s'insinue promptement et profondément dans les têtes les plus solides et finit par fausser le jugement. *Né vous abonnez, conclut cet illustre et saint Prélat, à aucune de ces feuilles, et moins encore à celles qui couvrent leurs mauvaises doctrines d'un masque d'honnêteté et se prétendent conservatrices.—Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*”

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, M. Obs.

---

O mon Sauveur, renfermez-moi dans la citadelle de votre Cœur. Placez des gardes à la porte, afin que mon âme n'y soit point troublée, mais qu'elle y jouisse de votre félicité dans la paix et le repos, en s'attachant à votre être divin. -VEN. JEANNE DE LA CROIX.

## NOUVELLES DE TERRE SAINTE.

### ALEP.

On nous écrivait de cette ville Arabe, il y a quelques jours : . . . . . La ville d'Alep a été bien éprouvée depuis le commencement de septembre (1890). Le terrible choléra a fait des milliers de victimes. Il mourait tant de Turcs qu'un *Astrologue* fut consulté pour en connaître la cause. *En homme inspiré*, il apprit à ses corréligionnaires que Mahomet, le grand Prophète, avait besoin d'ouvriers pour reconstruire les *murs* de son Paradis qui s'étaient écroulés ! . . . . . On sourit de pitié devant de telles puérités, et pourtant ce peuple abruti sous le joug de l'Islamisme depuis douze siècles, croit à de telles énormités, et dans son fatalisme incontrôlable, il se résigne aux immenses ravages du fléau dévastateur. Pauvre peuple, quand donc ouvrira-t-il les yeux à la vraie lumière ? . . . . .

### LE NOËL DES GRECS.

Le jour où nous célébrons notre Epiphanie les Grecs font leur Noël. Le schisme grec a réduit la religion à un pur appareil extérieur. On n'y voit plus rien qui excite la foi et l'amour pour l'ineffable mystère de l'Incarnation.

C'est la veille de Noël que l'évêque grec de Petra fit son entrée à Bethléem. (1)

L'évêque local l'attendait sur la vaste esplanade qui s'étend devant l'auguste basilique de Sainte Hélène. A peine descendu de voiture, il commença par s'arranger la chevelure et se peigner la barbe. Après quoi tout entra pêle mêle à l'église.

Toutes les profanations qui se font et toutes les horreurs qui se commettent à la Noël des Grecs sont choses nauséabondes et qui laissent la plus triste impression : on fume, on chante, on crie, on boit du café et des limonades. Il y a là des marchands ambulants de pain et de viande, vendeurs de galettes et de douceurs, exactement comme sur un champ de foire. Cette année pendant que les caloyers

(1) En l'absence du Patriarche ; car c'est toujours le Patriarche Grec Schismatique de Jérusalem qui se rend avec grande pompe, chaque année, à Bethléem, pour les Fêtes de Noël.

chantaient leur messe, des Bethlémites (2) faisaient leurs lamentations sur un pauvre homme mort récemment, et derrière eux des familles entières campées sur des tapis et des matelas, entourées de leur batterie de cuisine, mangeaient et buvaient, riant aux éclats. A la porte de l'église, un moine grec écrivait les noms de ceux qui voulaient être rappelés au memento des vivants de la messe et de ceux qui demandaient des billets pour le paradis ; bien entendu qu'on paie une somme d'argent plus ou moins forte selon le grade de gloire qu'on veut en paradis. Je passe sous silence les confessions de cinq ou dix personnes faites ensemble et toutes absoutes par la simple imposition de l'étole sur la tête des pénitents, la communion donnée à ceux qui la veulent ou ne la veulent pas, qu'on soit à jeun ou repu, confessé ou en état de péché. A tout cela on ne regarde pas dans le schisme, plus la confusion est grande, plus solennelle est la fête.

A tout cela le schisme a ajouté la supercherie, la simonie et la superstition. La religion est chez eux une affaire d'intérêts. L'argent remet un péché quelconque et l'on promet de faire entrer au ciel des personnes mortes depuis longtemps sans baptême en Russie, en Australie ou ailleurs. Un évêque grec de Bethléem eut la hardiesse d'absoudre un homme sur la simple garantie d'un autre individu qui promettait que le pénitent en question ne pêcherait plus. Une journée entière de jeûne est chez eux suffisante pour la rémission de tout crime. Le patriarche grec de Jérusalem a voulu s'opposer un peu à toutes ces infamies, mais le clergé n'a pas cédé. Un moine a même déchargé sur lui son revolver, le blessant assez grièvement à l'épaule et au bras.

La bacchanale grecque a été cause encore d'un grand malheur. Un cocher ivre, qui menait à Jérusalem des Grecs encore plus ivres que lui, a fait verser la voiture qui a roulé dans la piscine supérieure située près de Jérusalem. Deux hommes furent tués et tous les autres eurent des bras ou des jambes cassés. Les chevaux furent aussi tués.

Si l'hiver est rigoureux en Europe, ici nous n'avons pas trop à nous en féliciter non plus. Depuis trois mois il ne fait que pleuvoir. Ce continuel mauvais temps a empêché les paysans d'ensemencer en partie leurs champs. Après la pluie est veue la neige et au moment où je vous écris

(2) Grecs Schismatiques, au nombre de 3000 à Bethléem et qui ont leur cimetière devant l'entrée du couvent des Pères Franciscains de Terre Sainte.

elle tombe à gros flocons. Tout est blanc. Les montagnes et les vallées en sont couvertes. La chaîne des montagnes de Moab, située de l'autre côté de la Mer Morte, brille au soleil comme un miroir d'argent. Le thermomètre descend la nuit à trois degrés sous zéro et le jour remonte à 5 degrés.

Les vasques de Salomon débordent depuis longtemps, et aussi la fontaine de Rogel. Tous les torrents dont il est question dans les Saintes Ecritures, sont comme une mer en fureur. Il y en a un ici près de nous, celui où David ramassa la pierre dont il frappa Goliath, qui coule ses eaux avec un tel fracas qu'on l'entend à près d'une demi lieue de distance. Comme vous, nous nous souviendrons de cet hiver.

UN PÉLERIN.

---

## TU ES PIERRE.

---

N. S. Jésus-Christ interrogea un jour ses disciples en ces termes : " Que suis-je, selon les hommes ? " Et les disciples répondirent : " Les uns disent que vous êtes Jean-Bte ; les autres vous prennent pour Elie ; d'autres pour Jérémie ou pour un des anciens prophètes."

" Mais vous, qui pensez vous que je sois ? "

Et Simon Pierre répondit : " Vous le Christ, fils du Dieu Vivant."

" Tu es bienheureux, Simon Pierre fils de Jean, car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'a révélé cela, mais mon Père qui est dans le Ciel. Et moi, *je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*(Math. 16 13.)

Il convient, chers Lecteurs, de méditer un peu ces paroles de J.-C. en la fête de S. Pierre, pour en tirer quelque lumière et quelque force. Toujours ces deux choses furent nécessaires en ce monde.

Faut il vous rappeler que l'homme doit être religieux, c'est-à-dire est obligé de servir Dieu, son Créateur et son Père ? La chose est évidente par elle-même.

Mais si la religion, par laquelle nous rendons nos devoirs à Dieu, est une chose nécessaire, il est encore très-clair, d'autre part, qu'il n'y a qu'une bonne religion, puisqu'il ne peut y avoir qu'une manière de rendre à Notre Souverain Maître ce qui lui est dû, en faisant sa volonté. Tout ser-

viteur, tout enfant qui n'accomplit pas les commandements de son maître, de son Père, ne remplit pas son devoir vis-à-vis de lui.

Éh bien ! nous sommes les serviteurs et les enfants de Dieu.

La bonne religion est donc celle que Jésus-Christ a indiqué. Ecoutez le divin Maître envoyer ses apôtres. Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre, allez donc, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et *leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé.*" (Math. 28-18).

D'après ces paroles, quiconque pratique la religion donnée par Jésus-Christ et transmise par les Apôtres, remplit ses devoirs envers Dieu.

Maintenant la Société de ceux qui agissent ainsi, est appelée l'Eglise de Jésus-Christ. (Le mot Eglise vient du grec et signifie *assemblée* ou *société*.)

Beaucoup de personnes, il est vrai, se glorifient de faire partie de l'Eglise de Jésus-Christ ; et toutefois, il en est parmi elles qui sont dans l'illusion, parce-qu'elles n'observent pas ce que Jésus a recommandé à ses apôtres.

Pour mettre leur erreur en évidence, il n'y a qu'à se demander à quel signe on reconnaît facilement l'Eglise de Jésus-Christ ?

Le signe a été indiqué par le Sauveur lui-même, dans les paroles déjà citées : " Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle."

Examinons un peu ce signe.

1. Jésus déclare ouvertement qu'il n'a *qu'une* Eglise, car il dit *mon* Eglise.

2. Il prévient que *son Eglise sera attaquée* par les portes (ou les puissances) infernales ; mais *qu'elle ne succombera pas* dans cette lutte.

3. Enfin son Eglise *est bâtie sur Pierre*.

Dites-moi, maintenant, n'est-il pas facile de distinguer parmi les sociétés ou Eglises chrétiennes, quelle est celle que Jésus regarde comme la sienne ?

Quelle est l'Eglise qui depuis Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis bientôt dix-neuf siècles est toujours attaquée soit par l'ignorance, soit par la malice (qui sont les puissances ou portes de l'enfer), sinon l'Eglise catholique romaine ?

Qu'on nous montre une autre Eglise chrétienne dans le même cas.—Il n'y en a pas. *Seule*, l'Eglise catholique romaine a toujours et partout été en butte de la persécution de tout ce qui est mauvais. Tout ce qui est bon lui arrive, seul le mal est son ennemi.

En outre cette Eglise, sans cesse attaquée, a-t-elle jamais succombé sous les coups de ses ennemis ? Non. Elle a paru vaincu maintes fois, comme son divin Fondateur le parut en mourant sur la Croix, mais comme Qui encôre l'Eglise Catholique Romaine est sortie du tombeau plus vivante plus majestueuse qu'auparavant. En elle, comme en Jésus, l'humain seul est atteint ; le divin se manifeste à mesure que l'humain disparaît.

Jésus a dit : " Quand je serai élevé audessus de la terre, j'attirerai tout à moi." Le Sauveur signifiait par là qu'en montant sur la Croix, pour y mourir, il nous attirerait à sa suite. Il en est de même pour l'Eglise. C'est sur la Croix qu'elle attire à elle tout homme éclairé d'en Haut et de bonne volonté.

D'où lui vient cette force ?

Ah ! c'est qu'elle est attachée à Jésus-Christ, la pierre fondamentale par une autre pierre, par cette pierre sur laquelle Jésus la bâtie.---Parlons clairement : l'Eglise Catholique Romaine triomphe dans ce combat de dix-neuf cents ans, reste inébranlable, tandis que tant croule autour d'elle, et que tous ses ennemis sont successivement au tombeau, parce qu'elle a pour base après Jésus-Christ, non-seulement l'apôtre Pierre, mais ses Successeurs.

Tous les Papes, en tant qu'hommes, diffèrent les uns des autres ; ils ont des noms différents ; mais, en tant que Vicaires de Jésus, ils sont tous un : tous ils sont *Pierre*. Simon, Clément, Benoît, Jean, Pie, Léon meurent, mais Pierre reste toujours.

C'est grâce à Pierre que l'Eglise subsiste intacte, malgré la lutte acharnée que lui livrent depuis son berceau, tous les vices, toutes les passions. Pierre n'a cessé d'enseigner toute vérité, de promouvoir toutes les vertus, de favoriser tout bien. Pierre a présidé aux développements légitimes et nécessaires de l'Eglise. Comme nous tous, Jésus a grandi, s'est développé, dans sa partie humaine devant Dieu (c'est-à-dire en apparence) ; de même l'Eglise s'est développée et se développe chaque jour dans sa partie humaine. Et cela, sans la direction de Pierre.

Jusqu'à la fin du monde aussi longtemps que durera la construction, le développement complet de l'Eglise, Pierre présidera à ses destinées, commandera, gouvernera. Sans lui rien ne se fera dans l'Eglise ; par lui tout s'accomplira, en vertu de la promesse de Jésus : " Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise."

Donc, se retirer de la pierre posée par Jésus, c'est se retirer de Jésus lui-même, c'est ne plus appartenir à l'Eglise

de Jésus, c'est n'être plus à Jésus, c'est n'être plus chrétien.

Plaignons les infortunés qui sont dans ce cas et demandons à Jésus, le Sauveur de tous les hommes, de vouloir bien courir après ces brebis égarées et de les rapporter à son bercail, afin que se réalise bientôt cet autre mot du Fils de Dieu : " Un seul troupeau sous un seul pasteur."

Mais réjouissons-nous d'être les membres de la vraie Eglise, puisque nous appartenons à cette Eglise combattue et victorieuse depuis dix-neuf siècle, à cette Eglise fondée sur Pierre. Oui, soyons heureux ; mais soyons reconnaissants pour cet insigne bienfait. Et que notre reconnaissance se traduise par une fidélité sans borne aux ordres du Pape, une adhésion cordiale à tous ses enseignements, une générosité dévouée à sa cause qui est celle de l'Eglise, qui est celle de Dieu.

Donc, vive le Pape, pierre fondamentale de l'Eglise avec et après Jésus-Christ ! Vive le Pape, insigne bienfaiteur des individus et des nations ! Vive le Pape qui, comme Jésus, passe en ce monde en faisant le bien "

FR. JEAN-BAPTISTE, M. *Obs.*

#### CHRONIQUE.

Le S. C. à Montmartre.—" Le 3 mars 1891, S. Em. Mgr. le Cardinal Richard, Archevêque de Paris, est venu célébrer dans la chapelle provisoire le 15ème anniversaire de l'inauguration du culte du Sacré Cœur à Montmartre. C'est probablement la dernière fois que cette cérémonie s'est accomplie dans cette chapelle. . . . Aujourd'hui jetons un coup d'œil rétrospectif.

" Le 3 mars 1876, à 9 du matin, S. Em. Mgr. le Cardinal Guibert célébrait la première messe dans la chapelle provisoire, fu milieu d'une assistance qu'on trouva fort nombreuse, les adèles remplissaient la chapelle. Le vénéré Cardinal était dans la jubilation. Tous ne partageaient cependant pas ses espérances ; aux yeux d'un grand nombre, cette chapelle fort étroite paraissait encore trop grande. Il n'était pas rare d'entendre dire : Mgr. Guibert se trompe s'il croit que de nombreux fidèles viendront visiter cette oratoire plus que modeste, élevé dans un quartier peu accessible, et où il ne s'est opéré aucun miracle. Ceux qui tenaient un tel langage raisonnaient sagement, d'après les lumières de la sagesse humaine, et cependant ils eurent tort. Le Sacré Cœur leur donna un démenti. La raison humaine ne pouvait prévoir ce résultat, mais la foi vive du vénérable Archevêque l'entrevoyait comme possible et même comme certain.

" Le tableau suivant montrera comment cette foi fut récompensée. La chapelle provisoire a sauvé l'oeuvre du Voeu national ; elle a été le berceau dans lequel le nouveau-né a grandi. Suivons ses progrès admirables,



	Année 1876	Année 1890	(Dur. 15 ans).
Evêques pèlerins.....	37	58	650
Messes par des prêtres étrangers	1,164	3,680	44,577
Communions.....	27,950	87,000	921,630
Pèlerinages.....	203	321	8,798,883
Pèlerins.....	53,398	85,200	267,202
Intentions recommandées.....	114,099	800,165	3,400
Actions de grâces.....	1,238	25,827	865,795
Assistance aux offices.....	89,260	208,480	1,934,150
Cartes d'entrée dans le chantier	3,000	418,353	1,287,044

VOYAGES UTILES.—On parle beaucoup de voyages plus ou moins extravagants, entrepris pour faire parler ; nous leur préférons ceux-ci :—Le 9 février, un peu avant minuit, sept soldats arrivent de la province à Montmartre (Paris) et passent la nuit devant le Saint Sacrement.—Le 16 février, un septuagénaire, et sa femme âgée de 63 ans entrent dans la même chapelle. Depuis 1873, chaque année, ils emploient les mois d'hiver à aller, à pied, de sanctuaire en sanctuaire, pour faire réparation des blasphèmes proférés contre N. S. Jésus-Christ, et pour obtenir le triomphe de l'Eglise et pour le salut de la France.—Voilà qui est édifiant, sérieux, utile en ce monde et en l'autre. Dieu bénira ces pieux voyages, tandis qu'il punira les autres. La vanité n'a jamais rien produit de bon.

#### A NOS ABONNÉS.

Ce numéro de la Revue arrive bien en retard. Nos lecteurs, sans doute, ne s'expliquent guère le retard de ce fidèle messenger de S. François à ses enfants. Aurait-il donc fait l'école buissonnière en chemin ?

En tête de ce numéro, chers Lecteurs, on vous annonce que, par la bénédiction de Dieu, cette Revue du T.-O. est devenue une grande personne et qu'elle se fait imprimer maintenant dans sa maison.

Mais, ce n'est pas sans difficulté que Mademoiselle notre Revue (une grande fille maintenant) est parvenue à monter son petit ménage. Les fournisseurs (de par la malice du diable, le coquin !) ne se sont pas empressés de satisfaire à ses ordres, et ont causé du retard dans la confection de son costume. Plus impatiente de calmer l'inquiétude de ses nombreux lecteur et lectrices que de se parer avec trop de soins, cette grande, charitable et vertueuse fille, s'est revêtue au plus tôt de sa nouvelle robe afin de partir bien vite.

Il ne faudrait pas s'étonner toutefois, si dans un si grand empressement, quelque négligences avaient pu se glisser de ci, de là, dans sa toilette. Elle les réparera pour la prochaine fois ; mais elle a confiance de se présenter néanmoins décemment à vous dès aujourd'hui.

Nous avons la douce persuasion que vous lui ferez un accueil bienveillant, et que loin de lui reprocher ses petits défauts,—quelle est la jeune personne qui n'en a pas ?—vous l'encouragerez au contraire à grandir encore plus et à devenir plus belle et plus parfaite.

FR. DAMIEN MARIE. M. Obs.